

## *Art of the Boiken* de Michael Hamson

Gilles Bounoure

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6742>

DOI : 10.4000/jso.6742

ISSN : 1760-7256

### Éditeur

Société des océanistes

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 273-275

ISBN : 978-2-85430-033-8

ISSN : 0300-953x

### Référence électronique

Gilles Bounoure, « *Art of the Boiken* de Michael Hamson », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 135 | 2012-2, mis en ligne le 09 décembre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6742> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6742>

---

© Tous droits réservés

kanak, activités communes, familiarité, capacité à se réconcilier après les conflits) et en menant une action favorable aux Kanak. L'auteur en conclut à « l'ambiguïté fondamentale des relations entre Blancs et Noirs dans la région de Koné, à la fois structurellement inégalitaires et pourtant composées de multiples interactions inter-individuelles qui pouvaient, dans certaines situations bien particulières, déborder du cadre colonial général » (p. 314). Tout en reconnaissant les limites d'une étude qui nécessiterait une approche très fine, l'auteur souligne la nécessaire distinction entre un racisme cantonné à des représentations négatives (paternalisme, vision approximative du monde kanak, indifférenciation des individus) qu'on retrouve chez les militants blancs de l'UC, et des violences physiques qui étaient toujours le fait d'individus refusant toute alliance politique avec les Kanak.

Le dernier chapitre examine le parcours de deux hommes de statut civil commun qui ont incarné l'UC à Koné de par leur leadership : Lucien Allard et William Yoshida. Lucien Allard, maire de la commune de 1961 à 1970, a d'abord noué des relations professionnelles inédites avec les responsables kanak, sur le mode de la collaboration et non plus de la contrainte, en s'installant à Koné aussitôt la Seconde Guerre mondiale comme chef des travaux publics. William Yoshida, premier adjoint de 1970 à 1980, métis né d'un père japonais et d'une femme kanak, marié avec une Javanaise, commerçant réputé à la mine de Tiébaghi puis dans le village de Koné, était à même de franchir les frontières raciales par son insertion conjointe dans des univers sociaux habituellement étanches les uns aux autres. Il a pu ainsi remplir un rôle de médiateur permettant d'activer l'alliance entre militants kanak, européens et asiatiques de l'UC. Les liens privilégiés établis par ces leaders avec les habitants kanak des tribus ont constitué l'assise de l'alliance politique propre au parti.

Cependant, la mise en avant sur la scène publique de ces leaders, incarnation du slogan multiracial du parti, masquait l'écart entre les projets politiques, les contradictions coloniales, ainsi que les ségrégations raciales des militants de base. L'auteur s'en réfère à Isabelle Merle (1995) et Adrian Muckle (2004) pour rappeler une véritable unité européenne qui s'est construite dans l'histoire de la colonisation par opposition à la « sauvagerie » indigène et par la crainte, régulièrement réactivée, de la révolte kanak. La prégnance des anciennes frontières coloniales et raciales a ainsi dépassé les clivages entre pro et anti-UC au sein du monde blanc. De plus, après 1946, les oppositions libres/condamnés, citoyens/nationaux non citoyens, ont été substituées par la seule opposition entre citoyens de statut civil (descendants de colons, ex-sujets français et étrangers naturalisés) et citoyens de statut coutumier réservé aux Kanak, jusqu'à devenir le seul clivage persistant par-delà les années 1970.

HAMSON Michael, 2011. *Art of the Boiken*, contributions by Paul Roscoe, Mike Glad, Ron May, Helen Dennett and Patricia May, Palos Verdes, M. Hamson, 264 p., bibliogr., cartes, 178 objets reproduits, nombreuses autres ill.

Quoi qu'il faille penser des « initiatives privées » et commerciales dans un domaine de connaissance par excellence public, on ne saurait contester que la nouvelle publication de M. Hamson (voir JSO 129 et 133 pour ses deux précédents volumes) contribue à éclairer une des nombreuses « zones grises » qu'offre encore l'histoire des arts des environs du fleuve Sepik (Papouasie Nouvelle-Guinée) malgré tous ses progrès récents. Il serait malaisé de disputer (pour ne pas dire « marchander ») à ce marchand d'art, à l'occasion d'un livre-catalogue dont près de la moitié des pièces reproduites sont exclues des circuits commerciaux, le mérite d'avoir réuni et porté à la connaissance de qui le souhaite les travaux d'excellents spécialistes sur une région culturelle restée trop peu étudiée par la recherche officielle. Il est même possible, et souhaitable, que cette dernière en tire quelque profit.

L'éditeur a toute raison de relever, dans son introduction (pp. 7-8), les attributions confuses réservées jusqu'à ces dernières années aux objets issus de cette région définie par sa langue (de la famille Ndu), souvent décrits comme « Yangoru » (un de ses sept groupes dialectaux), « Arapesh » (voisins du nord-ouest), « Abelam » (voisins du sud-ouest) ou même encore plus vaguement « Bas-Sepik » (à quelques dizaines de kilomètres au sud et à l'est). Néanmoins l'indication de provenance Boiken est devenue un peu plus fréquente dans les publications académiques ou commerciales, notamment grâce aux travaux de P. B. Roscoe, dont le premier séjour sur ce terrain remonte aux années 1979-1981.

Tel est aussi le grand spécialiste auquel M. Hamson a demandé un résumé de la culture et des arts boiken (« The Boiken Culture », pp. 10-13, « The Affecting Presence of Boiken Art », pp. 40-48), dont on appréciera la concision et le refus motivé des interprétations symboliques ou métaphysiques de leur répertoire iconographique. Sans développer tout ce qu'il a pu établir de la préhistoire des Boiken ou des mœurs de leurs voisins Arapesh, plus guerrières que ne les décrivait Margaret Mead (voir notamment ses articles de 1989 et 2003, non mentionnés dans l'ouvrage), il présente cette société comme principalement éprise de démonstrations de force, visant à inspirer aux autres des sentiments mêlés de trouble, d'humiliation et de jalousie, et à renforcer ses propres représentations de puissance menaçante.

Entre ces deux contributions de P. B. Roscoe s'intercale un « portfolio » (pp. 14-39) d'un photographe renommé, M. Glad, qui a parcouru l'aire boiken avec l'éditeur en mai 2010 pour observer la vie quotidienne aussi bien sur les côtes (Boiken, Wewak) et les îles (Mushu) que dans l'arrière-pays (Passam, Kubalia, Yangoru et environs). On peut regretter de ne pas

retrouver sur les cartes de l'ouvrage tous les lieux évoqués ou décrits par cette trentaine de photographies, mais celles-ci, prises et travaillées avec un soin tout particulier, offrent des aperçus utiles et souvent émouvants sur un mode de vie actuel dépourvu de toute dimension cérémonielle depuis des décennies, ainsi qu'assure P. B. Roscoe, mais plein de courage et de joie agréables à voir. Les autres photographies de terrain (D. Newton, H. Aufenanger, P. B. Roscoe) ou d'objets sont elles aussi d'excellente qualité.

Si les sculptures et masques (« Boiken Figural Sculpture », pp. 50-131) qui occupent le centre de l'ouvrage et forment plus du tiers des objets reproduits ne donnent pas lieu à commentaire particulier, c'est en moins en raison des incertitudes entourant leur provenance que de celles, qu'on peut craindre définitives, de leurs fonctions cérémonielles, puisque M. Hamson, s'appuyant sur les données de collecte et d'autres indices, parvient à esquisser une typologie suggérant les transitions possibles entre les styles et les motifs « montagnards » (yangoru, à influence arapesh et abelam) et côtiers. Il n'en va pas de même pour trois autres catégories d'objets sur lesquels cette publication livre des informations largement plus assurées. Ainsi de ces « monnaies » (*bride-price payments*) constituées de sections de *Turbo marmoratus* que coiffe un visage, un buste, voire un personnage en vannerie ou en bois sculpté (« Talipuns – A Unique Boiken Artifact », pp. 133-135, 136-163 pour les objets) dont R. May résume fort clairement ce qu'on sait de leurs lieux de production, à deux ou trois jours de marche des côtes, de leur circulation jusqu'en pays abelam et aux rives du Sepik, et de leur symbolique, entre *talipun* mâles et femelles, et *koliava* pourvus de pouvoirs spéciaux et conservés à ce titre par les familles ou les clans.

Plus développé, le texte que consacre H. Dennett en collaboration avec M. Hamson aux plats monoxyles sculptés (« Boiken Wooden Plates », pp. 161-174, 176-201 pour les objets) bénéficie de son incomparable connaissance des motifs iconographiques de la région, qu'elle étudie depuis des décennies. De ces plats en bois dur, créés les uns dans les zones côtières, les autres au centre et presque au plus haut du pays boiken, elle a recueilli quelque 1 400 relevés de motifs ornementaux, malheureusement mal élucidés, à l'exception de quelques représentations animales et plus rarement humaines dont la portée symbolique reste également obscure. Les Boiken avaient aussi une tradition potière moins connue et diffusée que la précédente, et P. May (« Boiken Pottery », pp. 243-245, 246-261 pour les objets) résume les principales caractéristiques de cette industrie masculine aujourd'hui disparue, attestée dans trois foyers éloignés livrant chacun des productions nettement différenciées. Son texte, qui ne dispense pas de lire les pages correspondantes de son grand ouvrage sur la poterie traditionnelle de Nouvelle-Guinée (2000, pp. 259-273), est précédé de deux chapitres (« Miscellaneous Objects » et « Personal Adornment » pp. 202-241) illustrant la richesse et la diversité des arts boiken, non sans fréquentes parentés de motifs ou de formes avec ceux de leurs voisins.

Ces difficultés parmi d'autres qui rendent si complexe l'histoire des arts de cette région, on ne se plain-

dra pas que ce livre se soit modestement borné à les signaler sans entrer dans l'examen de leurs origines historiques, plus malaisées à démêler encore. Par exemple, si P. B. Roscoe a remarquablement mis en lumière la question des migrations dans l'arrière-pays boiken, celles des échanges entre cet hinterland et la région côtière ou entre la côte boiken et les rivages voisins restent des plus obscures. Pour avoir fait escale en 1885 sur la côte boiken où il collecta quelques objets typiques, Otto Finsch (1888 : 305) croyait pouvoir assurer que les habitants n'y connaissaient pas l'usage du fer, à l'instar, ajoutait-il, des premiers hommes décrits par le « bon Rousseau ». En 1909, Albert B. Lewis séjournait au même endroit et visitait l'île Mushu (anciennement Griessen) faisant face à cette côte et pour partie de culture boiken, les autres insulaires parlant le dialecte de l'île voisine Kairiru (anciennement D'Urville). Ces derniers sculptaient et exportaient de grands et beaux tambours horizontaux (*garamut*) dont M. Hamson (n° 128 p. 204) reproduit un spécimen et dont Lewis put acquérir un exemplaire dans l'île d'Angel au large d'Aitape, à plusieurs dizaines de kilomètres à l'ouest (Welsch, 1998 : 301-306 et 103).

Mais, comme l'observe son éditeur Robert L. Welsch (*ibid.* : 510), toutes ces îles et peut-être même la côte s'étendant jusqu'à Wewak étaient visitées dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par des commerçants malais en quête de plumes et de coquillages à échanger contre du fer, des perles et d'autres produits. De son côté, Pamela Swadling (1996 : 219) a recueilli la tradition des insulaires non boiken de Kairiru sur la provenance de leurs premiers outils de fer, acquis d'un trader chinois établi dans l'île de Tarawai (également dénommée Tendanie, anciennement Bertrand), de culture boiken quant à elle... Que conclure aujourd'hui de ces données disparates et parfois contradictoires, mais qui semblent attester de larges circuits d'échange, sinon qu'il faut continuer à étudier et à mettre en lumière le monde traditionnel des Boiken, en prolongement de l'heureuse initiative de M. Hamson et des auteurs qu'il a rassemblés ?

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- FINSCH Otto, 1888. *Samoafahrten, Reisen in Kaiser Wilhelms-Land und Englisch-Neu-Guinea...*, Leipzig, Hirt & Sohn.
- MAY Patricia and Margaret TUCKSON, 2000. *The Traditional Pottery of Papua New Guinea* (revised edition), Adelaide, Crawford House.
- ROSCOE Paul B., 1989. The flight from the fen. The prehistoric migrations of the Boiken of the East Sepik Province, Papua New-Guinea, *Oceania* 60, 2, pp. 139-154.
- , 2003. Margaret Mead, Reo Fortune and Mountain Arapesh Warfare, *American Anthropologist* 105, 3, pp. 581-591.
- SWADLING Pamela, 1996. *Plumes from Paradise. Trade cycles in outer Southeast Asia and their impact on*

*New Guinea and nearby islands until 1920*, Boroko, Papua New Guinea National Museum.

WELSCH Robert L., 1998. *An American Anthropologist in Melanesia. A. B. Lewis and the Joseph N. Field South Pacific Expedition 1909-1913*, Honolulu, University of Hawaii Press.

Gilles BOUNOURE

SCHINDLBECK Markus, Marion MELK-KOCH und Leonie GÄRTNER, 2010. *Kunst aus Neuirland. Die Hans Meyer-Sammlung Bismarck-Archipel*, Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Stiftung Preussischer Kulturbesitz, Patrimonia 221, 196 p., bibliogr., 115 ill. pour la plupart en couleur.

Une collection inédite d'objets anciens de Nouvelle-Irlande conservée au musée d'ethnographie de Berlin, cette nouvelle laisse d'abord sceptique. Une collection dont les spécialistes anciens ou plus récents auraient ignoré l'existence, au point qu'aucune mention ne s'en trouve dans le catalogue – malheureusement inachevé et limité aux masques, mais parfaitement informé – de Klaus Helfrich (1973) des objets de même provenance conservés par ce même musée ? Un ensemble conséquent et néanmoins introuvable dans l'utile répertoire des principaux collecteurs et pourvoyeurs des grandes collections publiques actuelles figurant en annexe du plus important ouvrage récemment publié sur les arts de Nouvelle-Irlande (Gunn et Peltier, 2007 : 283-285 pour les musées allemands) ? C'est que ces objets se trouvaient dans les réserves du musée d'ethnographie de Leipzig avant d'être acquis en 2002 par celui de Berlin, dont l'équipe s'est attachée à les étudier et à les restaurer avant de les faire connaître par la présente publication<sup>1</sup>.

Quant à Hans Meyer (1858-1929), on chercherait vainement son nom parmi les Européens passés collecter des objets en Nouvelle-Irlande. Cet éditeur, géographe et voyageur fut certes le premier Occidental à graver le Kilimandjaro (1889), mais sans jamais s'aventurer dans le Pacifique. Il fut surtout, avec son frère Hermann, l'un des principaux donateurs du musée d'ethnographie de Leipzig qui reçut de lui une soixantaine de collections différentes dont celle-ci, ainsi qu'un ensemble de bronzes du Bénin dispersés à Londres après la fameuse expédition punitive de 1897, et dont le musée de Berlin a également acquis auprès de celui de Leipzig une cinquantaine de spécimens. La générosité de ce mécène, qu'il devait aux fructueuses opérations immobilières de son père, semble s'être exercée de manière assez « directive » (Melk-Koch, pp. 47-48), sinon expansionniste, aussi bien à Leipzig qu'auprès d'autres musées, en Allemagne et ailleurs, celui de Berlin notamment.

Des pièces de Nouvelle-Irlande et du nord de la Nouvelle-Bretagne qu'il acquit pour le musée de Leipzig, subsistent aujourd'hui 81 objets (et non 82 ainsi qu'il est imprimé p. 60), tous décrits et reproduits dans le présent volume. Les deux listes anciennes qui en ont été conservées, dressées en 1902 et 1907, montrent que Meyer se les procura en majorité chez l'un des principaux marchands de l'époque, Heinrich Umlauff, mais probablement aussi auprès d'autres fournisseurs (Melk-Koch, p. 53) comme le suggère la liste de 1902. Selon ce catalogue-ci, 28 objets se trouvent encore pourvus d'une pastille « Museum Umlauff Hamburg », tandis qu'on ignore quand et comment les 53 autres furent acquis en Europe par Meyer. Les circonstances de collecte dans l'archipel Bismarck ne sont connues pour aucun d'entre eux, et leur provenance, leur datation, leur fonction cérémonielle ne peuvent être inférées que de faisceaux d'indices indirects.

Avec moins d'une centaine de spécimens si incomplètement documentés, cette « collection Hans Meyer » pourrait paraître de proportion et d'intérêt négligeables au regard des 17 à 25 000 vestiges des arts de Nouvelle-Irlande aujourd'hui conservés dans les collections publiques et privées, selon les estimations les plus récentes (Gunn et Peltier, 2007 : 283). Ces pièces ont néanmoins pour elles l'ancienneté présumable de leur création et de leur collecte, dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, voire entre 1870 et 1880 (Schindlbeck, p. 43), et le soin apporté à leur iconographie et à leur confection, dont on observe l'indiscutable déclin au cours des décennies suivantes. Surtout, les études dont elles ont fait l'objet et dont rend compte ce volume parviennent à leur conférer une sorte d'utilité qu'on ne saurait dire « générale », mais qui dépasse de loin le domaine étroit de la muséologie allemande.

Due à M. Schindlbeck, conservateur en chef du musée de Berlin, la première des quatre parties de l'ouvrage (pp. 6-45) n'offre pas seulement une présentation de « la Nouvelle-Irlande » et de son « histoire », comme l'indique modestement son titre, mais un utile tour d'horizon des connaissances et des questions relatives aux arts de cette île, annonçant certaines recherches en cours sur des collecteurs ou des collectionneurs, Emil Stephan et Arthur Speyer particulièrement. Dans le deuxième chapitre (pp. 46-54), M. Melk-Koch, conservatrice des collections océaniques et australiennes de Leipzig, envisage cette collection aussi bien dans sa constitution par Meyer, dont elle livre un portrait contrasté, que dans ce qui lui advint « entre 1902 et 2001 » au musée de Leipzig, et par-dessus tout avec les bombardements alliés qui le frappèrent à partir de la fin de 1943. Si l'on peut estimer à environ la moitié la proportion de cette collection qui fut alors détruite (M. Schindlbeck, p. 43), M. Melk-Koch insiste surtout sur le peu de fiabilité des listes anciennes, présentant des lots d'objets divers réunis sous le même numéro.

1. Ce volume n'a pas été envoyé au *Jso*, et la rédaction en a appris tardivement l'existence par le catalogue d'un libraire spécialisé qui n'hésite pas à le vendre près de quatre fois son prix d'édition (22 euros). L'ouvrage, qui n'est pas épuisé, peut encore être obtenu au prix d'origine auprès de libraires allemands généralistes, la librairie de l'Ethnologisches Museum de Berlin n'offrant aucune facilité aux acheteurs étrangers.